

Avis à la population

Comme toutes les espèces vivantes, l'humanité tend à se conserver et à proliférer. L'espèce humaine possède toutefois une singularité dans le monde du vivant ; depuis quelques millénaires, elle a réussi à mettre la main sur les phénomènes naturels au point de pouvoir prononcer des arrêts de vie ou de mort sur les autres espèces. Les sociétés humaines, en raison de leur seule existence, et au fil de divers agissements concertés ou non, ont bouleversé le cours des choses. Elles règnent désormais en potentats sur la planète et dictent leurs lois aux divers embranchements du vivant. Pour le dire crûment, l'humanité est devenue le parasite suprême qui vampirise tout ce qui végété, vit et meurt à la surface du globe.

L'espèce humaine peut certes s'enorgueillir d'avoir rafflé la mise et de gouverner la croûte terrestre à sa guise. Mais est-ce suffisance ou inattention, elle évite de se regarder dans la glace. Elle ne veut surtout pas remarquer l'énorme boursouffure de son propre nombre.

Première explication du déni de réalité face à cette obésité flagrante : l'humanité, quelles que soient ses croyances ou ses volontés, serait une espèce foncièrement animale, soumise à un instinct de reproduction implacable. Mais l'argument ne tient pas : l'histoire des collectivités humaines n'a jamais été celle d'une procréation à tout-va. Les tribus ou les cités, qui peu à peu ont colonisé la planète, ont été accaparées dans le

même temps par d'autres impératifs comme la subsistance, l'éducation et l'autodéfense. Le mariage, la monogamie et le tabou de l'inceste ont d'ailleurs été institués afin d'endiguer une procréation aveugle et incontrôlée. Et quand cela s'avérait nécessaire, les familles ou les clans compensaient naturellement une forte mortalité infantile par de nouvelles naissances.

Deuxième indication de l'aveuglement face à une surpopulation qui crève les yeux : comme l'histoire des peuples est celle de leurs affrontements guerriers et sanglants, les nations n'ont pas hésité à procréer pour assurer leur pérennité ; ainsi la fondation puis le développement des États ont-ils fini par aboutir à un trop-plein démographique ; on note néanmoins aujourd'hui de fortes disparités entre des pays qui régulent les naissances (Occident, Japon, Chine) et des contrées moins regardantes en la matière (Afrique, Inde).

Troisième expression de l'absence de critique face à l'inflation démographique : l'économie mondiale, après qu'elle eut reposé sur la conquête des marchés, y compris à travers l'aventure coloniale, s'est convertie à la démocratie du grand nombre et a pris pour cible le public universel ; elle a décidé de séduire des milliards de consommateurs en leur offrant des produits à bas prix ; dans cette perspective, et cela est aussi vrai pour l'industrie numérique, il importe de s'adresser à un maximum de consommateurs, considérés comme des partenaires dont on sonde le moindre des caprices ; les marchands et les gouvernants de tout poil ne se réjouissent-ils pas du pullulement du consommateur-roi ?

Quatrième notation qui vient en renfort de la thèse précédente : si on admet que l'économie sans frontières a pris le pas sur les identités collectives et le cloisonnement des États, il n'existe plus d'instances politiques, qu'elles soient nationales ou supranationales, susceptibles d'entraver le surpeuplement de la planète ; les individus laissés à eux-mêmes n'ont plus

qu'un unique interlocuteur, la masse fantomatique et indéterminée du grand nombre ; solitaires dans une foule solitaire qui ne cesse de croître, ils ne prennent conscience qu'à titre individuel de la dangerosité de cette masse critique.

Cinquième propos qui vient couronner les précédents : on attendrait que les écologistes actuels, à l'instar du rapport de 1972 du Club de Rome intitulé *Limites à la croissance*, soient les premiers à considérer l'activité humaine et la quantité humaine comme les deux principales causes du réchauffement climatique ; or il n'en est rien, ils avalisent l'étonnant mutisme sur l'embrasement démographique mondial, qui est sans doute le résultat d'une double censure : d'un côté, il s'agit de ne pas choquer les croyants hostiles à la contraception et à l'avortement, et d'un autre côté, il ne faudrait surtout pas offenser les familles nombreuses, le plus souvent pauvres, notamment celles des pays du tiers monde¹.

Sixième argument soulignant la métamorphose des sociétés en individus du grand nombre et le remplacement des États par un public universel : ces humains qui depuis des lustres s'étaient définis comme des animaux sociaux et des êtres de raison, se sont brusquement mués en acteurs et spectateurs de microdurées ; de façon inattendue, ils ont déréalisé le monde et diffracté leur moi ; privilégiant leur nature spectrale au détriment de leur identité corporelle, ils évoluent moins au sein d'une société de mortels qu'au milieu d'un village planétaire peuplé ou plutôt saturé de myriades d'images inoxydables. La fiction et la fantasmagorie l'emportant sur le terre à terre, on comprend que dans l'imaginaire de tout un chacun il soit malaisé de jauger, d'estimer, de mesurer le nombre d'humains sur terre. Cinq milliards ? Dix milliards ? Cent milliards ?

La question démographique me taraude depuis quarante

1 NdÉ : ce paragraphe peut être sujet à caution.

Humains, trop d'humains ?

ans; on trouvera dans cet ouvrage diverses analyses et réflexions que j'ai conduites au long de cette période. *Le principe de population* – pour employer les termes de Robert Malthus –, sur lequel repose toute société, ne peut s'apprécier que dans une longue durée.

I

Une modeste proposition (Jonathan Swift)

Vers 1980, j'ai eu le sentiment que la planète était surpeuplée et que ce facteur tonitruant allait chambouler les mentalités et l'ordre des sociétés. Quarante ans après, l'humanité n'a cessé de croître et multiplier. Elle est passée sans coup férir de 4 milliards 600 millions à 8 milliards d'individus. Toute cette période a été marquée par deux phénomènes concomitants : d'un côté, la mondialisation de l'économie a accru les produits de consommation et a mis le plus grand nombre sous perfusion ; d'un autre côté, on a assisté à une dévastation d'une multitude d'espèces vivantes, à un regain de la pollution de l'air, de la terre et de l'eau, avec en prime une dose de réchauffement climatique anthropique¹. Le saccage du milieu naturel a été le prix à payer de l'explosion des populations et des biens de consommation.

*

Durant des millénaires, les tribus et les peuplades avaient pu faire leur trou sur terre, en dépit des épidémies ou des catastrophes naturelles. Mais vinrent la modernité et la révolution industrielle qui autorisèrent l'espèce humaine à arborer une

1 NdÉ : ce n'est pas démontré, mais de l'ordre de la croyance (comme les masques). Voir en particulier le site : <https://www.climato-realistes.fr>.

redoutable santé. Au ^{xx} siècle, avec les mesures d'hygiène et les progrès de la médecine, la mortalité infantile a pu reculer et l'espérance de vie grimper. L'humanité s'est mise à es-saimer malgré les saignées des guerres mondiales et les purges totalitaires. On est ainsi passé de 2 milliards d'humains en 1927 à 6 milliards en 1999. Et le compteur allait atteindre les 7 milliards en 2011. Au fur et à mesure que les sociétés humaines ont pressuré la nature et l'ont recouverte d'artefacts, un nombre considérable d'espèces a disparu et la plupart des vertébrés ont vu leur nombre s'effondrer. Comme si elle cultivait le paradoxe, l'humanité a d'autant plus déclaré sa flamme à la nature qu'elle la polluait et la ravageait. Elle a d'autant plus chéri les animaux qu'elle les décimait ou les tenait en laisse. Si cette empathie est parfois lestée par un vague sentiment de culpabilité, elle est rarement rapportée à la nécessité d'un réel coup d'arrêt à la prolifération humaine.

*

On s'emploie à définir des normes dans le cours de la vie sociale. Telle salle de spectacle a une contenance de mille places. Tel avion transporte un maximum de deux cents cinquante passagers. Telle crèche accueille trente enfants, pas un de plus. Or, on veut faire une exception pour le peuplement humain, qui échapperait à un tel contingentement. Combien de résidents, de touristes et de migrants l'île de Malte peut-elle accueillir ? Il serait, semble-t-il, incongru de fixer un seuil pour les habitants d'une île, d'une ville, d'un territoire, d'un pays, d'un continent ou de la planète Terre.

*

Selon Jean-Pierre Vernant, dans *L'Univers, les Dieux, les Hommes*, quand les Grecs se sont enquis de la vraie raison de la guerre de Troie, ils ont émis l'idée que les dieux avaient suscité